

Fig. 1
Nos bons paysans. Distraction
Carte postale ancienne, vers 1900
Coll. Jacqueline Allorant-Jozon

L'image du sous-préfet, du préfet et du maire dans la littérature et la caricature françaises au XIX^e siècle

Le débat sur la réforme de l'administration semble se réduire à une analyse des mérites et des coûts du sous-préfet, mais le retour rituel des propositions de suppression, puis leur échec, témoignent d'enjeux politiques profonds. C'est ce que révèlent plus explicitement les illustrations littéraires de ce fonctionnaire vilipendé et méprisé bien avant d'être moqué par son identification définitive à l'inoffensif sous-préfet de Daudet. Le préfet est, à l'inverse, dénoncé pour sa dangereuse omnipotence supposée, alors que les maires, surtout de villages, sont représentés comme des ignares en voie de domestication par l'administration [Fig. 2].

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE L'IMAGE LITTÉRAIRE DES ADMINISTRATEURS LOCAUX CENSITAIRES

Si Balzac fournit plusieurs incarnations des fonctionnaires englués dans une comédie humaine où l'administration, fût-elle monarchique, joue un rôle fort éloigné de la défense de l'intérêt général, Stendhal livre un cinglant rapport préfectoral où les connivences de la tutelle sont analysées avec la rigueur d'un auditeur sous-préfet.

Une comédie humaine administrative

Bien que le sous-préfet ne soit incarné par aucun des personnages emblématiques de *La Comédie humaine*¹, Balzac fournit plusieurs illustrations de ce fonctionnaire, à côté de portraits contrastés de maires et de préfets². Il en brosse une esquisse comme caractère social d'arrière-plan dès le deuxième bref récit de son cycle romanesque,

*Le Bal de Sceaux*³, en 1829, apologie du pragmatisme de Louis XVIII au temps du ministère Decazes. Il y montre un vieux chef vendéen, pseudo de l'influent comte Ferrand, « invariable dans sa religion aristocratique », et qui a refusé toutes les places lucratives offertes par Napoléon. Déçu de n'être pas récompensé de sa fidélité, il attribue cette ingratitude au « maudit régime constitutionnel, le plus mauvais de tous les gouvernements et qui ne pourra jamais convenir à la France », avant de se faire le rapporteur maladroit du projet de 1814 sur la restitution des biens non vendus des émigrés⁴. Cependant, ce contre-révolutionnaire change au retour de Gand, ce « pèlerinage de la jeune France à l'avenir de réconciliation et de liberté »⁵ : nommé conseiller d'État et administrateur du domaine extraordinaire de la couronne, sa verve lui vaut de devenir confident des rai-
lles fines de l'ancien comte de Provence. « Aussi éloigné du parti de Lafayette que du parti de La Bourdonnaye », comprenons ni ultra, ni libéral, il sait surmonter ses préjugés en n'hésitant pas à faire de son troisième fils un sous-préfet. Et Balzac d'approuver cette concession à la société nouvelle, car il voit dans ce poste *Un début dans la vie*, un tremplin vers les hautes sphères, grâce auquel il serait « bientôt maître des requêtes et directeur d'une administration de la ville de Paris, où il se trouvait à l'abri des tempêtes législatives », puis marié en se montrant fidèle à ces « doctrines roturières » en prenant pour femme la fille unique du receveur général de Bourges. Naturellement, Balzac ne pouvait passer à côté de cette figure centrale des scènes de la vie de province. Il s'intéresse tout spécialement à la microsociété de ces chefs-lieux d'arrondissement repliés sur leurs passions recuites. *La Muse du départe-*

1. Louis Chevalier, « La Comédie humaine, document d'histoire? », *Revue historique*, juillet 1964.

2. On ne pourra suivre ici l'opinion de Maurice Agulhon selon lequel la politique « n'est pas ce qui intéresse le plus Balzac », et qui juge que ses maires seraient à ce titre « moins des militants politiques que des types sociaux ». Maurice Agulhon, « De Verrières à Clochemerle. Quelques notes sur l'image du maire dans le roman français », Maurice Agulhon, *Louis Girard, Jean-Louis Robert, William Serman, Les Maires en France, du Consulat à nos jours*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1986, p. 406.

3. Honoré de Balzac, *Le Bal de Sceaux, La Comédie humaine*, tome I, *Études de mœurs : scènes de la vie privée*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1976, p. 113-114.

4. Emmanuel de Waresquiel, « L'émigration dans les débats politiques français au XIX^e siècle. Contribution à la naissance du mythe de l'étranger », Institut français de Londres, colloque des 4-7 juillet 1997, *Les Émigrés français en Europe, 1789-1814*, New York, Houndmills, Palgrave Macmillan, 1999, XXII.

5. Alphonse de Lamartine, *Mémoires de jeunesse*, Paris, réédition Tallandier, 1990, p. 168.

ment oppose les nobles sentiments de la « George Sand de Sancerre » aux ambitions préfectorales d'un de ses soupirants, le sous-préfet de Chargebœuf⁶. *La femme abandonnée* situe le mieux la position sociale délicate de ce fonctionnaire. Évoquant un ultra, gentilhomme d'autrefois « moins les lods et ventes, moins la meute et les habits galonnés », il le voit végétant, mais accablant « tout le monde de sa supériorité nominale; tolère le sous-préfet, comme il souffre l'impôt ». À cette « famille fossile », il oppose une noblesse de moins vieille roche, mais plus riche, car acquise à la modernité: le fils aîné jouit d'un majorat et le cadet auditeur au Conseil d'État. L'attitude face aux carrières administratives est ainsi le critérium de la conversion au XIX^e siècle⁷.

Dans *Les Paysans*, Balzac déplore l'appropriation des places d'un arrondissement par un clan avide de se servir, dénonçant la faiblesse coupable du sous-préfet et du préfet, accusés de fournir des rapports mensongers et apaisants. Il semble regretter que le sous-préfet soit désarmé face au maire incapable⁸, qui tyrannise un conseil municipal domestiqué et couvre la spoliation d'un propriétaire absentéiste par son intendant, pourtant gâté de témoignages de gratifications en comparaison desquelles « un sous-préfet n'a pas de si beaux appointements⁹ ». Le modèle antithétique positif de ce sous-préfet englué dans les petites combinaisons est incarné par le maire modèle, père de son canton prospère, où la mendicité a disparu grâce aux grands travaux de bonification agricole, le bon docteur Bénassis, dont la devise dit tout le mal qu'il pense des autorités supérieures et de la justice administrative¹⁰. Alors que *Ferragus* forme la première assise de la vision balzacienne de l'« enfer social » parisien, *Le Médecin de campagne* en constitue l'envers provincial et positif. Sauvé par ses œuvres sociales, ce maire de village sert à Balzac de porte-parole avec son discours de politique générale en deux volets: en négatif, la réfutation de l'héritage révolutionnaire et du parlementarisme mystificateur, en positif, la glorification d'une théocratie municipale, d'une *Imitation de Jésus-Christ*. La profession de foi de Balzac, au moment où il renonce à une carrière électorale, tient tout entière dans la scène du dîner de notables que le bon maire réunit chez lui en 1829. Repoussant l'illusoire suffrage universel, virus fatal aux

supériorités sociales, le docteur rejette au nom de l'efficacité les discussions parlementaires qui depuis la Révolution ont vu produire « quarante mille lois » en défendant étroitement les intérêts de localité. Aussi la monarchie parlementaire ne fait-elle que cumuler les inconvénients de la faveur de cour, de l'instabilité ministérielle, de l'impuissance parlementaire et du localisme; tout au contraire, l'État fort est celui qui sait réduire les assemblées au consentement à l'impôt et à l'enregistrement des lois, en s'appuyant sur une aristocratie constamment régénérée et, par principe, sur la religion de charité comme contrepoids aux abus de pouvoir. Cependant, sa démonstration se veut avant tout pratique, le maire modèle convertissant les paysans par l'exemple de réalisations concrètes. Il suscite la jalousie de l'ancien magistrat municipal, ignorant et humilié d'avoir été délogé, et qui fomenté contre lui une opposition au sein du conseil, d'autant plus déterminée que son influence s'évanouit progressivement. Habilement, le bon docteur assainit ce foyer d'infection, obtenant que son prédécesseur devienne son adjoint et son complice en bienfaisance communale. Cette recrue s'avère d'autant plus utile que le second chantier des concerne la vicinalité; or, l'ancien maire, marchand de bois, premier bénéficiaire d'une bonne liaison cantonale, comprend son intérêt et devient le meilleur prosélyte du docteur, passant son hiver à trinquer au cabaret avec ses administrés pour leur montrer l'enrichissement promis à la commune. Dans cette entreprise, le maire reçoit l'appui du préfet qui réussit à lui obtenir une allocation sur les fonds de charité. Les résultats emportent les réticences. Les revenus dotent la commune d'une mairie [Fig. 3], dans laquelle une école gratuite et le logement du maître s'installent, le tout sans recourir aux centimes additionnels et en projetant des embellissements dignes d'une petite ville: presbytère, champ de foire, plan d'alignement, percement de « rues saines, aérées »; enfin, puisque pour le maire « les progrès intellectuels étaient tout entiers dans les progrès sanitaires », la conséquence de ce bien-être n'est autre que l'absence de mendicité, la généralisation de l'alphabétisation et de la lecture des journaux.

Ainsi chez Balzac, partisan déclaré de la centralisation par exécution des petites rances et égoïstes de localités, le bien public vient du maire philanthrope chrétien, alors que les maux naissent de la collusion du sous-préfet avec les notables de son chef-lieu. Quant à l'adjoint le plus célèbre, César Birotteau, parfumeur comblé d'honneurs par la Restauration pour ses convictions royalistes, puis couvert d'opprobre et failli, c'est un parfait Tartuffe.

Le cinglant rapport stendhalien sur les basses œuvres et la fourberie préfectorale

Frustré d'une carrière préfectorale mort-née à cause du retour des Bourbons, Stendhal conserve les stigmates du

6. Honoré de Balzac, *La Muse du département, La Comédie humaine*, tome IV, *Études de mœurs: scènes de la vie de province*, Paris, Gallimard, NRF, Bibliothèque de la Pléiade, 1976, p. 653.

7. Honoré de Balzac, *La femme abandonnée, La Comédie humaine*, tome II, *Études de mœurs: scènes de la vie privée*, Paris, Gallimard, NRF, Bibliothèque de la Pléiade, 1976, p. 464.

8. « Un fait malheureusement trop commun aujourd'hui, l'asservissement d'un canton, d'une petite ville, d'une sous-préfecture par une famille. », Honoré de Balzac, *Les Paysans*, p. 189.

9. Honoré de Balzac, *Un début dans la vie, La Comédie humaine*, tome I, *Études de mœurs: scènes de la vie privée*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, NRF, réédition 1976, p. 752.

10. Honoré de Balzac, *Le Médecin de campagne, Œuvres complètes. La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, NRF, tome VIII, 1952, p. 407.



style de l'administration supérieure dans sa notation drastique des administrateurs de la Restauration. Il pourfend les manœuvres concussionnaires de municipalités «noires» couvertes par la bassesse de sous-préfets complices, et les fourberies des tartuffes d'une administration préfectorale dénaturée par les menées de la Congrégation.

Dans *Le Rouge et le Noir*, Stendhal présente le maire d'une commune franc-comtoise, Verrières, Monsieur de Rénal, qui présente «tous les caractères sociaux attendus» d'un maire de la Restauration : noble, riche, assez sot, bien né mais honteux de tirer son aisance de ses forges, il «dissimule le souvenir d'une fortune acquise dans l'industrie en adoptant un style de vie de châtelain» ; il doit en partie sa réussite matérielle et politique à une indécatesse envers son meilleur ami, un ancien jacobin qu'il n'a pas eu le courage de défendre lors de la «Terreur blanche». Orgueilleux et borné, le maire ne tire sa réputation surfaite de bon administrateur qu'à un mur de soutènement qu'il a fait construire. Naturellement ministériel en 1827, il est ultraroyaliste, mais combattu à la fois ouvertement par les libéraux et en coulisses par la Congrégation, qui pousse le vénal et manipulable Vallenod. Soucieux de sauver sa place, le maire est essentiellement préoccupé par une grande affaire municipale : convaincre l'administration supérieure de faire nommer premier adjoint un grand propriétaire totalement niais, qui présente le grand avantage de posséder plusieurs maisons concernées par l'alignement de

Fig. 2
Le couronnement de la rosière
 Carte postale ancienne, vers 1900
 Coll. Jacqueline Allorant-Jozon

la grande rue, ce qui garantit son accord pour la juteuse opération d'embellissement urbain.

Quant au sous-préfet, bien qu'ami du maire, il contribue à saper son autorité morale en manœuvrant au service de la Congrégation. Il trempe dans l'intrigue qui consiste à débaucher Julien Sorel, le précepteur des enfants du maire, dans l'espoir qu'aigri par son renvoi, Julien dévoilera les secrets du ménage libéral, ce qui rendra la place de maire disponible pour l'adjoint ultra. La scène est un morceau de bravoure qui donne une image peu flatteuse du fonctionnaire censitaire, «l'illustre sous-préfet» qui, «étonné de trouver plus jésuite que lui, essaya vainement d'obtenir quelque chose de précis¹¹». Si le premier fonctionnaire de l'arrondissement s'implique en personne dans cette conjuration municipale, c'est que le grand propriétaire ultra est un notable de poids dans la petite ville : il y dispose d'une véritable cour de flatteurs et d'obligés, principalement

11. Stendhal, *Romans et nouvelles*, tome I, *Le Rouge et le Noir*, chapitre XXII, «Façons d'agir en 1830», Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1952, p. 345-346.

composée des fonctionnaires du lieu et de quelques riches propriétaires ; le sous-préfet fait le lien entre l'administration monarchique, le parti ultra et le Clergé au service de la « Terre blanche ». À ce moment, même la collation des postes subalternes nécessite un brevet de pratique religieuse. Derrière la façade honorable du maire, c'est l'adjoint sans aveu qui distribue les prébendes au nom du « parti prêtre », de préférence en choisissant les plus vils et les plus incultes pour former un conseil municipal à sa botte. L'épilogue du roman le voit monnayer la vie du condamné à mort, échangeant son influence sur les jurés contre dans la promesse de devenir préfet¹² ! Son arrivisme est à peu près aussi sordide que celui du sous-préfet de *Lucien Leuwen*, que l'espoir d'une promotion préfectorale rend plus belliqueux que le colonel pour ordonner à la troupe de tirer sur un attroupement d'ouvriers désarmés¹³. La collusion d'intérêts entre la municipalité ultra, l'administration et les jésuites se manifeste à nouveau à l'occasion de l'adjudication d'une maison, qui donne lieu à une violation des délais réglementaires : un protégé de l'évêché en profite, au détriment de la commune qui en tire une rentrée dérisoire.

DE GRANDES ESPÉRANCES ADMINISTRATIVES ET PATRIMONIALES

Peu flatteuse sous la Restauration, l'image littéraire des administrateurs se dégrade encore à mesure que le décollage industriel et boursier multiplie les tentations pour les fonctionnaires. Adversaire de la monarchie bourgeoise, Balzac fournit naturellement un manifeste légitimiste digne du candidat à la députation. Bien que libéral, Stendhal se détourne d'un régime médiocre dont il méprise la confusion des intérêts publics et privés.

Les illusions administratives perdues : le manifeste électoral du candidat Balzac

En amoureux des varennes de Loire et du Berry, Balzac donne le portrait le plus abouti d'un sous-préfet orléaniste pour mieux exalter les vertus de la bienfaisance municipale. Après Sancerre sous la Restauration dans *La Muse du département*, c'est une autre sous-préfecture du Berry qui fournit l'archétype de l'arrondissement provincial : Issoudun, cadre de *La Rabouilleuse*, qui livre non seulement un portrait de sous-préfet autochtone, mais égale-

ment une anecdote d'autant plus cruelle qu'elle semble tirée d'une mésaventure survenue à de la Châtre¹⁴. Balzac en fait le modèle repoussoir du népotisme, et a pu s'inspirer des réalités administratives, bien que les renseignements fournis par les préfets soient favorables à l'immuable administrateur d'Issoudun, seul le reproche du refus de mobilité faisant écho au tableau balzacien des intérêts entrelacés¹⁵.

La dénonciation de la « médiocratie bourgeoise » fournit à Balzac l'un des thèmes majeurs de la fresque sociale brossée par *Les Paysans*¹⁶, reprise d'un thème abordé dans *Un début dans la vie* et dans la nouvelle abandonnée, *Le Grand Propriétaire*, qui fourmille de considérations sur les rapports entre l'administration et un maire de village¹⁷. Derrière la dérision du pamphlétaire¹⁸ puis le cynisme désabusé du grand romancier, on perçoit l'écho des jugements et des projets du candidat légitimiste à la députation à Chinon. Son tableau politique, brossé à partir d'une observation du régime orléaniste, semble peindre « par divination la société du Second Empire¹⁹ ». Cette troublante impression ressort des préparatifs électoraux, les interventions de la préfecture et les manœuvres occultes du vicaire général²⁰. Le contrôle de la presse locale, d'usage encore réservée aux salons, est déjà un enjeu politique avéré sous les monarchies censitaires, et son importance grandit avec l'élargissement brutal du corps électoral municipal. La préfecture tient à maîtriser l'opinion du département, surtout celle du chef-lieu, et n'hésite pas à stipendier des journalistes recrutés à Paris. Plus directement, les usages de la candidature officielle se mettent alors en place.

Si Balzac reste attaché au plan de réforme de Rabourdin dans les *Employés*, il critique le mode de sélection des élites administratives, exposant ses griefs contre les Grandes Écoles, accusées d'user prématurément, puis de normaliser et d'abêtir, enfin de confiner dans les « douceurs de la médiocrité » les jeunes esprits les plus brillants de la nation²¹. Dans *Le curé de village*, Véronique Graslin, fille

15. Renseignements fournis par le préfet de l'Indre, 20 octobre 1840. Arch. Nat., F/1b/166/2.

16. Honoré de Balzac, *Les Paysans, La Comédie humaine*, tome I, *Études de mœurs : scènes de la vie de campagne*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, NRF, réédition 1978, p. 180.

17. Honoré de Balzac, *Le Grand Propriétaire, La Comédie humaine*, tome I, *Études de mœurs : scènes de la vie de campagne*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, NRF, réédition 1978, p. 1258-1287.

18. Il a commis deux articles des *Français peints par eux-mêmes*, « l'épicier » et « le notaire », deux maires bourgeois et libéraux. Honoré de Balzac, *Œuvres complètes*, tome XXI, Paris, Calmann-Lévy, 1879, p. 277.

19. Albert Thibaudet, *La République des professeurs*, Paris, Grasset, Les écrits, 1927.

20. *La Comédie humaine*, tome I, *Études de mœurs : scènes de la vie privée*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, réédition 1976, p. 990.

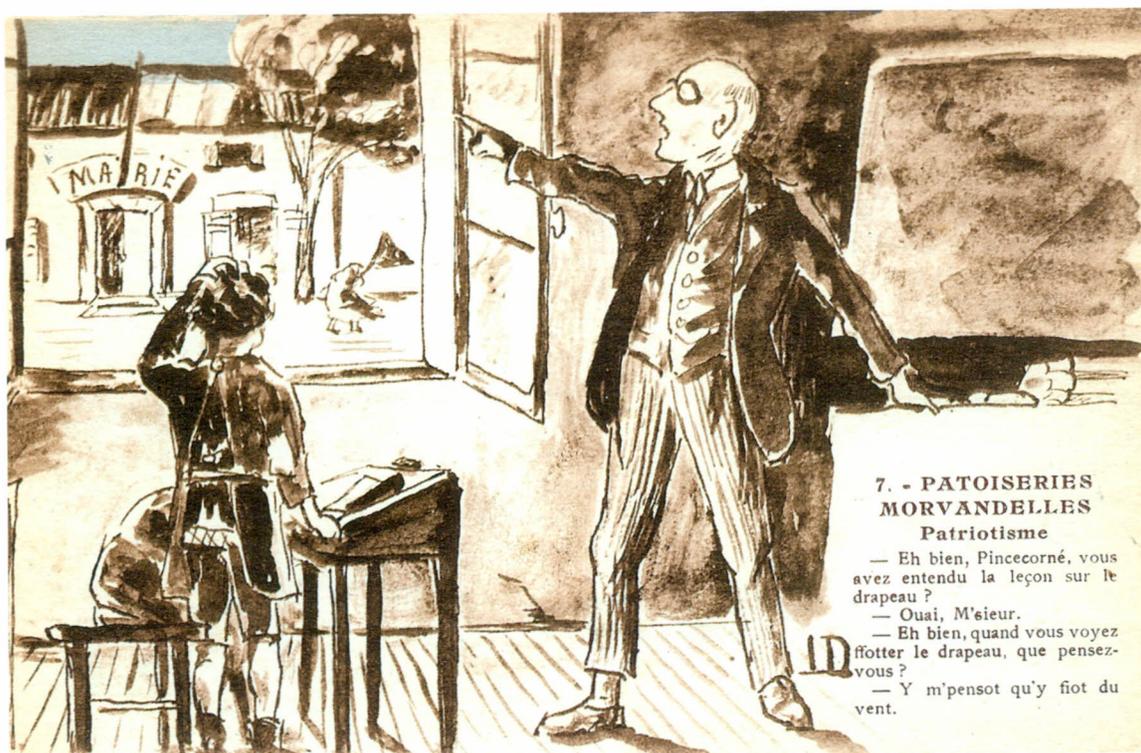
21. Honoré de Balzac, *Melmoth réconcilié, Œuvres complètes. La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, NRF, Bibliothèque de la Pléiade, tome X, *Études philosophiques*, 1979, p. 346-347.

12. « C'est un parleur audacieux, impudent, grossier, fait pour mener des sots. 1814 l'a pris à la misère, et je vais en faire un préfet. »

Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, op. cit., p. 671.

13. Stendhal, *Lucien Leuwen, Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, tome I, p. 993.

14. Honoré de Balzac, *La Rabouilleuse, La Comédie humaine*, tome IV, *Études de mœurs : scènes de la vie de province*, Paris, Gallimard, NRF, Bibliothèque de la Pléiade, 1976, p. 376.



**7. - PATOISERIES
MORVANDELLES**
Patriotisme

— Eh bien, Pincecorné, vous avez entendu la leçon sur le drapeau ?
— Ouai, M'sieur.
— Eh bien, quand vous voyez flotter le drapeau, que pensez-vous ?
— Y m'pensot qu'y fiot du vent.

d'un ferrailleur enrichi et veuve d'un banquier et porcelainier de Limoges, « nommé membre du conseil général du département à son grand regret », car « il perdait là son temps » et « mangeait encore quelquefois à la préfecture », a pris sous sa protection un jeune ingénieur à sa sortie de Polytechnique et des Ponts et Chaussées, désabusé de croupir à vingt-cinq ans « dans une sous-préfecture, à deux mille cinq cents francs d'appointement » où l'État l'a employé uniquement à « compter et mesurer des pavés ou des tas de cailloux », curer des fossés et répondre aux demandes d'alignement ou d'abattage d'arbres des maires ruraux. À côté du jeune praticien très instruit et du fin juriste, le maire fait pâle figure. Fermier enrichi tout juste alphabétisé devenu exploitant direct, il se sent mal à l'aise dans ce milieu supérieur dont tous les autres protagonistes ont bénéficié d'une formation universitaire. Craignant le ridicule, il préfère se réfugier dans le silence, ce qui ne fait que reproduire sa manière d'exercer son mandat municipal, puisqu'il « ne pouvait remplir ses fonctions qu'avec le

Fig. 3

Patoiseries morvandelles. Patriotisme et drapeau
Carte postale ancienne, vers 1900
Coll. Jacqueline Allorant-Jozon

secours de l'huissier de la justice de paix qui lui préparait sa besogne²²». Il faut cependant relever l'existence d'un anti-modèle balzacien au docteur Bénassis et à la bienfaitrice carliste du *Curé de village*, celui du maire vénal d'Albert Savarus, qui feint de défendre les droits des paysans en négociant en coulisses son consentement aux usurpations du grand propriétaire²³.

**Une éducation préfectorale :
de petites affaires entre amis**

Resté fidèle au modèle consulaire d'administration centralisée, Stendhal malmène les notables municipaux, mais aussi des préfets orléanistes, plus imprégnés du sens des affaires que de celui de la justice. Il est rejoint sur ce point par Flaubert dans sa peinture cruelle du crépuscule affairiste et arriviste des élites censitaires au soir du régime de Juillet. Un roman stendhalien apparaît avant tout comme un « admirable rapport²⁴ », celui de l'ancien auditeur au Conseil d'État à la carrière brisée par le retour des Bourbons. Derrière la vocation de touriste et de romancier s'entend la voix de l'administrateur contrarié qui « était un fonctionnaire et commençait à être un administrateur

22. Honoré de Balzac, *Le curé de village*, *Œuvres complètes. La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, NRF, Bibliothèque de la Pléiade, tome IX, *Études de mœurs: scènes de la vie de campagne*, 1978, p. 812.

23. Honoré de Balzac, *Albert Savarus*, *La Comédie humaine*, tome I, *Études de mœurs: scènes de la vie privée*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, NRF, réédition 1976, p. 988.

24. Maurice Bardèche, *Stendhal romancier*, Paris, La Table ronde, 1947, p. 116. Blum (L.), *Stendhal et le beylisme*, Paris, Albin Michel, 1916.

lorsqu'il tomba de la chute commune²⁵ ». Stendhal peut donner libre cours à son sens acéré de l'analyse au vitriol, peignant une France bourgeoise aux dirigeants cyniques. Ayant fréquenté bien des préfets orléanistes, il n'épargne ni leur étroitesse ni leur bêtise « Juste milieu²⁶ ». Il juge l'instabilité des préfets d'autant plus fâcheuse qu'elle contraste avec la permanence de ses agents subordonnés les plus proches, le secrétaire général et les conseillers de préfecture, insérés de longue date dans le milieu local. Aussi la plupart des préfets, « même après plusieurs années, ne se doutent pas de ce qui se passe autour d'eux », car leur entourage fausse leur connaissance des affaires, et ils épousent les passions d'un secrétaire général ou d'un conseiller de préfecture. Ainsi dans *Lamiel* évoque-t-il un sous-préfet orléaniste paralysé par la peur obsédante d'être destitué et prêt à tout, y compris à vendre sa fille à un électeur censitaire à l'influence supposée décisive, pour être « dans la fournée de préfets annoncée dans *Le Moniteur*²⁷ ». Dans ce même premier roman, riche en personnages sous-préfectoraux, Stendhal livre la recette pour être nommé sous-préfet après une révolution, sans y avoir pris une part active et tout en préservant ses arrières en cas de retour de l'ancien ordre. On peut y voir une satire des girouettes de 1830, et une leçon tirée par l'ancien protégé de Beugnot et de Daru de ses déconvenues de 1814²⁸. Le modèle est proche de l'autre figure de sous-préfet des *Trois Glorieuses*, le vil Cérizet²⁹.

Plus encore que la démission de la tutelle face à la concussion des petits notables d'arrondissement, le thème le plus représenté par la littérature est l'ingérence du sous-préfet dans les élections, associée à la distribution arbitraire des emplois à sa discrétion et à la domination de son salon sur la vie de province. Le placide voyageur de commerce orléaniste des *Mémoires d'un touriste* qui livre sa recette sur « le moyen pour un étranger de connaître la France », assister aux joutes électorales arbitrées par le sous-préfet³⁰. Si l'on s'élève d'un rang, l'habileté matoise du préfet du Cher, de Riquebourg alias le comte de Lapparent, contraste avec les



Fig. 4
Bertin, « Le préfet va présenter quelques-uns de ses maires en liberté »
Le Rire, n° 309, 6 octobre 1900, p. 6
Coll. de l'auteur

manipulations aussi outrées que contre-productives du préfet du Calvados³¹, destitué à l'issue de l'inspection du jeune chef de cabinet du ministre³².

Dans *L'Éducation sentimentale*, Madame Moreau, issue d'une famille de gentilshommes, à la gêne « dissimulée comme un vice », nourrit l'ambition de son fils et n'aime pas entendre blâmer le gouvernement par « une sorte de prudence anticipée ». Son protecteur, Dambreuse, abandonne « sa noblesse et son parti » pour faire fortune dans l'industrie et devient conseiller général, député, « pair de France un de ces jours » ; il incline au centre gauche, mais la présidence des assemblées de charité par sa femme, fille

25. Sainte-Beuve, *Études des lundis et des portraits. Les grands écrivains français. Le XIX^e siècle. Les romanciers, I, Xavier de Maistre. Benjamin Constant. Sénancour. Stendhal. Balzac*, Paris, Garnier, 1927, p. 89.

26. Stendhal, *Œuvres intimes*, tome II, *Souvenirs d'égotisme*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, p. 456-459.

27. Stendhal, *Romans et nouvelles*, tome II, *Lamiel*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1948, p. 998.

28. « Esprit perd préfecture » note Stendhal, qui a perdu toute illusion sur la compatibilité de son talent d'écriture et de sa carrière administrative, du fait de l'omniprésence de la censure policière. Stendhal, *Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, NRF, Bibliothèque de la Pléiade, tome I, p. 527.

29. Honoré de Balzac, *Les petits bourgeois*, dans *Études de mœurs : Scènes de la vie parisienne. La Comédie humaine*, tome VIII, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, NRF, 1977, p. 78-79.

30. Stendhal, *Mémoires d'un touriste*, in *Voyages en France*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, NRF, Gallimard, 1992, p. 92-93.

31. Stendhal, *Lucien Leuwen*, *Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, tome I, p. 1223.

32. Au cabinet du ministre de l'Intérieur fripon et agioteur, Lucien lit les rapports des « pauvres préfets, mourant de peur de manquer leurs élections et exagérant leur embarras à leur ministre ». Stendhal, *Lucien Leuwen*, *Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, tome I, p. 1113.

d'un préfet orléaniste, apaise «les rancunes du noble faubourg». La confusion des intérêts particuliers et de l'intérêt communal, la collusion municipale avec les propriétaires au mépris du bien commun, ne serait-ce que littérature? Cette unanimité serait suspecte si elle ne relevait de motivations divergentes : entre la bienfaisance municipale du candidat Balzac, le néo-voltairanisme centralisateur du préfet malgré lui Stendhal et le cynisme de Flaubert le plus grand commun dénominateur est le mépris de la médiocrité.

L'enthousiasme lyrique puis les désillusions accélérées de la Seconde République mettent en jeu les images littéraires véhiculées sur le Berry qui reçoit la marque de George Sand et de son groupe de Nohant; Flaubert est ici le meilleur spectateur engagé des acteurs républicains, là où Zola dénonce les manœuvres opportunistes d'un sous-préfet.

DES FONCTIONS ADMINISTRATIVES CARICATURÉES : DES NABABS DANS L'ASSIETTE AU BEURRE

Si l'image du corps préfectoral est négative dans la presse et les romans dès les monarchies censitaires, le théâtre et le vaudeville renouvellent une caricature centrée sur leurs agissements maçonniques des puissants, que le dessin de presse et les journaux satiriques confirment et étendent aux maires. Les conditions de travail des caricaturistes de presse sont bouleversées par le succès durable des républicains. D'une part, la consolidation de la démocratie parlementaire autorise à tolérer la double contestation des droites monarchistes et de l'extrême gauche antiparlementaire. D'autre part, les républicains accordent aux journaux la garantie d'un statut largement libéral, supprimant tout délit d'opinion et ne laissant passibles des tribunaux correctionnels que la diffamation et les injures envers les particuliers³³. Tout au long du XIX^e siècle le sous-préfet, homme de l'ombre mais clef de voûte du système napoléonien [Fig. 4],

33. Signalons cependant la définition incertaine des limites concernant les attaques envers les chefs d'État français et étrangers. Voir Jacques Lethève, *La caricature et la presse sous la III^e République*, Paris, Kiosque, Armand Colin, 1961, p. 45-48.

34. Dans *L'élection d'un maire* qu'il situe dans un village normand trente ans auparavant, c'est à dire sous le Second Empire libéral, Canivet décrit les rêves du candidat, alors que «les préfets s'agitent, les sous-préfets se démènent, les ambitieux circulent et l'on discute» et qui «grâce aux libations copieuses [...] se voyait déjà ceint de l'écharpe tricolore, mariant ses administrés dans la tenue des grands jours, dînant à la table du sous-préfet...». Charles Canivet, *L'élection d'un maire*, Paris, Victor Havard, 1891, p. 135.

35. Alphonse Daudet, *Le nabab : roman de mœurs parisiennes*, Paris, E. Flammarion, 1887.

36. Guibert, *Le préfet modèle : saynète destinée au théâtre de l'Élysée*, Limoges, Perrette, 1902, p. 11.

37. Guy Thuillier, *La bureaucratie en France aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Économica, 1987, p. 176.

38. Coulangheon, *Les jeux de la préfecture*, Paris, Mercure de France, 1902.

est perçu comme un obstacle à la libéralisation, d'abord par les thuriféraires des «libertés locales chéries» puis par les nostalgiques des municipalités cantonales, enfin par le mouvement qui prend acte de l'accélération des communications pour demander une adaptation des structures à l'ère du chemin de fer et du télégraphe. Jusqu'à Jules Romains, les illustrations se multiplient, avec un talent d'évocation qui décline, à mesure d'une originalité émoussée³⁴. Les auteurs qui publient après 1882 portent l'accent sur les maires, désormais élus, meilleurs relais des agents électoraux et des comités dans l'octroi de prébendes³⁵. Enfin, ils soulignent l'inversion du lien de dépendance entre les élus et le corps préfectoral³⁶. L'attaque vient parfois de l'intérieur, même si les publications y sont rares, le souci de prudence et l'obligation de ménager la hiérarchie l'emportant vite sur l'envie de raconter son expérience³⁷. Exception précieuse, le chef de cabinet Coulangheon, «un des disciples préférés» d'Anatole France, a laissé un roman, *Les jeux de la préfecture*³⁸. Dans



Fig. 5
Charles Léandre, «Le bouquet des maires»
Le Rire, n° 309, 6 octobre 1900, p. 1
Coll. de l'auteur

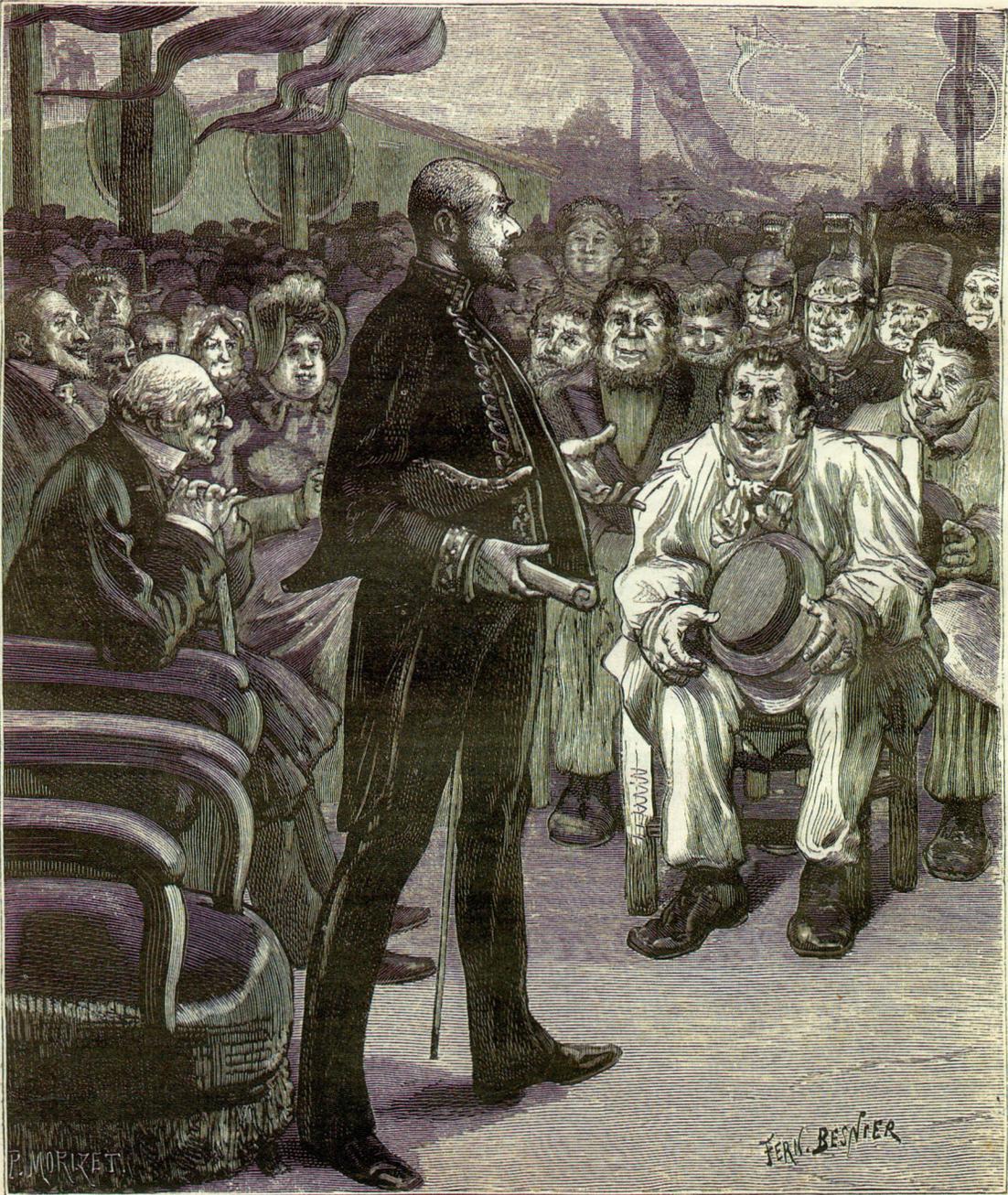


Fig. 6
Fernand Besnier, « Le sous-préfet aux champs »
Le Bon Journal, n° 73, 12 septembre 1886, p. 1
Coll. de l'auteur

sa correspondance, il laisse se déverser son amertume désabusée sur la vanité de la carrière et du métier de sous-préfet: «Il faut faire quelque chose, sans cela on crèverait d'ennui et de chagrin. J'aurais dû rester sous-préfet, mais on ne faisait rien...»³⁹. L'image donnée se situe bien dans le sillage du fameux préfet Worms-Clavelin, le «représentant départemental de la République» dans la ville archévêché de *** où se déroule l'intrigue de *L'orme du mail*. Pendant laïque et opportuniste du préfet louis-philippard du Cher de Riquebourg, Worms-Clavelin partage avec son alter ego stendhalien la prudence matoise de celui qui a vu passer bien des ministères, quand les puissances locales demeurent. Revenus de toute conviction profonde, il a su mener carrière et se mettre à l'abri de la disgrâce⁴⁰. Chez Jules Romains, c'est toujours la mission électorale qui est à la base des agissements du sous-préfet, qui «était acquis, mais ne pouvait presque rien en dehors de son chef»⁴¹. Les deux poncifs se rejoignent, toujours avec la même association paradoxale: cet agent électoral est décidément nocif, mais ne dispose d'aucune marge de manœuvre, c'est l'homme à tout faire du préfet, avant tout pour les basses œuvres, et non l'homme de bonne volonté d'une République décentralisée. Pourquoi une démocratie digne de ce nom le conserverait-elle?

Dans un genre qui se veut plus léger, Léandre⁴² croque sur toute la une du *Rire* «le bouquet des maires» [Fig. 5] où l'on découvre les faces rubicondes et dégarnies de maires ahuris de se retrouver à pareille fête, le regard d'autant plus ébloui qu'il se situe au niveau de la poitrine patriotique de Marianne. Bien avant Maurice Chevalier, «ils font tous d'excellents français».

Le récit des pages intérieures moque messieurs les maires en goguette à la capitale sans leurs «matrones», guidés par leur préfet et restant groupés entre «pays» jusqu'à la sortie au Moulin-Rouge. Déjà, l'habitude présidentielle de serrer toutes les mains invite à la caricature, les ampoules de la paume de la dextre présidentielle «après la vingt-deux millième poignée de mains» figurant un bonnet phrygien⁴³.

39. Coulangheon, *Lettres à deux femmes*, Paris, Mercure de France, 1908. Lettre à M^{me} Caillavet du 14 janvier 1903.

40. Anatole France, *L'orme du mail, L'histoire contemporaine*, Paris, Presses Pocket, 1986, p. 77.

41. Jules Romains, *Les hommes de bonne volonté*, tome 8: *Province*, Paris, Flammarion, 1932, chapitre 1: «Ballottage à Bergerac», p. 15.

42. Avec le directeur du *Rire*, Juven, Léandre est à l'initiative de la fondation en 1904 de la «Société des dessinateurs humoristes» qui tente de dégager ces artistes des impératifs économiques de la presse quotidienne. Né en novembre 1894, *Le Rire* attire en tant que collaborateurs réguliers les meilleurs illustrateurs, publiant, à l'instar de *La Caricature*, des numéros spéciaux multipliant les belles planches en couleurs. Adolphe Brisson, *Nos humoristes: Caran d'Ache, Forain, Hermann-Paul, Léandre, Robida, Steinlen, Willette*, Paris, Société d'édition artistique, 1900.

43. *Le Rire, journal humoristique paraissant le samedi*, n° 309, 6^e année, 6 octobre 1900.



Fig. 7
Léonce Burret, «La mésaventure de M. le sous-préfet»
La Semaine de Suzette, 9 juillet 1908, p. 1
Coll. de l'auteur

Depuis Daudet, le sous-préfet ne laisse pas de marbre les caricaturistes: *Le Bon Journal* le montre commencer sa conférence, les paysans disposés en cercle autour de lui [Fig. 6]. Ce fonctionnaire en vient même à intéresser la presse pour enfants, signe de popularité profonde, avec *La Semaine de Suzette* qui raconte en bandes dessinées sur sa une «La mésaventure de M. le sous-préfet» [Fig. 7]: devant se rendre à un comice en grande tenue, il se laisse distraire par la découverte d'un menhir, qui l'intéresse particulièrement en tant que président de la société archéologique locale.

Le préfet n'échappe évidemment pas à la caricature, en particulier en 1877, lors de la double épuration drastique de l'Ordre moral: là où Bertall prend pour cible les mondanités d'un «Dîner de conseil général» au temps de la

République des ducs⁴⁴, Cham⁴⁵ met en scène la « Rencontre entre deux trains de préfets, aller et retour », scène de genre où de chaque wagon les préfets des deux camps se tirent dessus, s'injuriant copieusement [Fig. 8].

Cham ne fait que transposer sur le terrain administratif le thème du pugilat parlementaire qu'il a contribué au premier rang à populariser, montrant les députés s'adonner aux pitreries et gamineries sur les travées de l'Assemblée, et s'entraîner à la boxe pour mieux défendre leur équipe durant les séances des sessions les plus agitées. Steinlen⁴⁶ généralise le propos en faisant passer en revue par Léon Bourgeois une kyrielle de fonctionnaires, des rangs desquels ne se détache qu'un préfet obséquieux, auquel est dispensée la légion en « Étrennes publiques⁴⁷ ». Comme le parlementaire, le fonctionnaire devient un type aux caractéristiques immuables, un portrait peu flatté qui entretient un climat de défiance entre le peuple et ses dirigeants⁴⁸. Pilier préfectoral de cette République radicale, Louis Andrieux, modèle du préfet cynique brossé par son fils Aragon, fait acte de contrition à la chambre des députés en avouant avoir plusieurs fois supprimé les sous-préfets, avant de constater leur utilité, car « c'est le sous-préfet qui, souvent, encourage le maire à ne pas jeter son écharpe, comme le froc, aux orties⁴⁹ ». Avocat-conseil des maires ruraux, le sous-préfet est également assailli par eux pour des motifs privés comme l'a constaté le préfet le plus caricaturé de la République, Louis Lépine, dans ses postes de début de carrière, là où « s'il n'a rien à faire », sa suppression ne « manquera à personne, sauf au conseil d'arrondissement qui ne saura plus où aller déjeuner et aux mères de famille qui ont des filles à marier⁵⁰ ». Invitation à « cultiver son jardin » administratif ? De la caricature à la chanson, il n'y a qu'un pas, celui du « fou chantant » : dans

la même *Douce France* de l'entre-deux-guerres, dans le *Jardin extraordinaire* de Charles Trenet, les oiseaux qui tiennent une drôle de boutique ont bien pour clients « Monsieur le maire et le sous-préfet ». Si le personnage de Daudet est durablement associé au sous-préfet, un homme politique bien réel incarne, durant plus d'un demi-siècle, le Français moyen et la fonction municipale, cumul qui ne saurait relever du hasard : lors de sa périlleuse réélection du 5 mai 1929 à Lyon, Édouard Herriot fournit à Sennep le thème de deux illustrations : le leader radical entonne, à genoux devant son hôtel de ville, « Oh ! ma rose mairie », avant d'épingler à nouveau l'écharpe tricolore « courte, mais bonne », comme la victoire avec péril⁵¹, mais aussi comme la plus percutante des caricatures ; et le reste n'est que littérature.

44. Albert, comte d'Arnoux dit Bertall, « Dîner de conseil général », *La comédie de notre temps*, 1874. Né à Paris en 1820, mort à Nice en 1880, il participe au *Journal amusant* créé en 1856, puis à la revue de mœurs *La Vie parisienne* à côté de son fondateur Marcelin.

45. Sur Amédée de Noé dit Cham, voir Michel Nathan, « Cham polémiste », dans *La caricature entre République et Censure. L'image satirique en France de 1830 à 1880 : un discours de résistance ?*, Presses universitaires de Lyon, 1996, p. 182-191.

Cham né à Paris en 1818, est le plus représentatif des caricaturistes de mœurs accueillis par *Le Charivari*. Relatant les souffrances populaires lors du siège de Paris, il exprime les sentiments d'indignation patriotique, représentant une scène d'allégorie émouvante au cours de laquelle la France entoure de ses bras Strasbourg et jette en défilé à la Prusse : « Venez la prendre ! » (*Le Charivari*, 29 septembre 1870), ou montrant le lion anglais léchant les bottes du kaiser Guillaume II. (*Le Charivari*, 26 septembre 1870). D'une fécondité impressionnante, Cham fournit souvent une trentaine de dessins hebdomadaires au *Charivari*. À sa mort à Paris en 1879, Henriot reprend sa place avec un fixe de 300 francs mensuels au *Charivari*.

46. Alexandre Steinlen, né à Lausanne en 1859, mort à Paris en 1923. Il participe à l'aventure du *Chat noir* en 1882, journal de cabaret qui prolonge l'esprit du célèbre café-chantant de Montmartre, avant d'être le dessinateur principal du *Mirliton* en 1885 puis du *Rire* en 1894. Il collabore aux organes d'extrême gauche *La Feuille* en 1897-1899 puis à *La Voix du Peuple* de la C.G.T. avant de dénoncer les horreurs de l'administration coloniale en 1902 dans *L'Assiette au Beurre*.

47. « Étrennes publiques », *L'Écho de Paris*, 7 janvier 1896, p. 1.

48. Comme dans cet autre dessin de Steinlen dans *L'Assiette au beurre* du 11 juin 1901 où Marianne apostrophe rudement les députés à la fin de la session : « Le bal est fini ! Allons, ouste ! Mes petites ordures, je veux faire les chambres ! ».

49. *J.O. Documentation parlementaire*, Chambre des députés, année 1920, séance du 5 juillet, p. 778.

50. Louis Lépine, *Mes souvenirs*, Paris, Payot, 1929, p. 50.

51. Jean Pennès dit Jehan Sennep, *Au bout du quai, grand album de caricatures, cours abrégé d'histoire parlementaire*, Paris, Bossard, 1929. Sennep fournit en 1924 un dessin quotidien à *L'Écho de Paris* et collabore à l'organe de droite antisémite *Le Nouveau Cri* ; il entreprend en 1926 de relancer le doyen des journaux satiriques, *Le Charivari*, et participe à *Candide* en 1934 et à *Paris-Soir* en 1936.

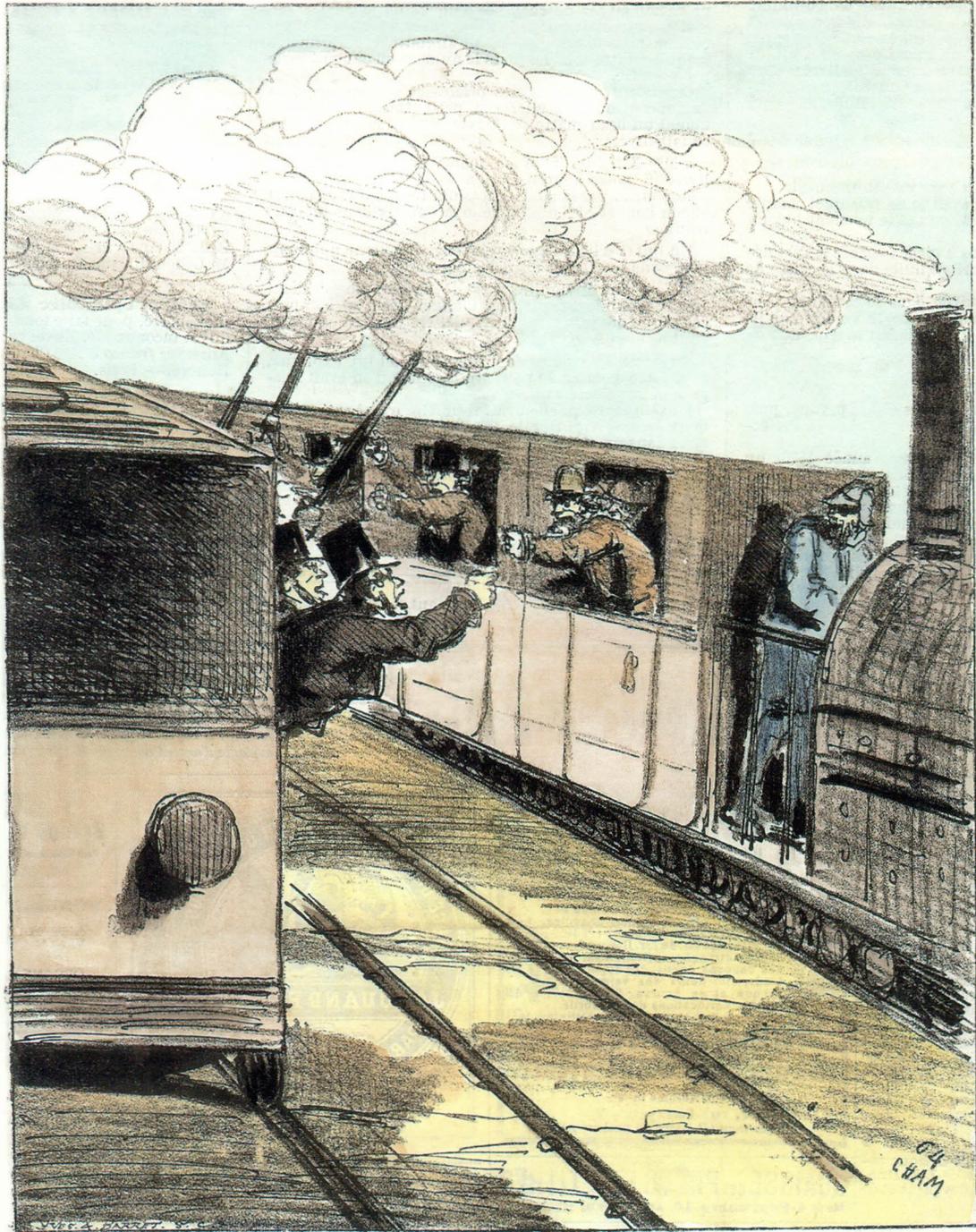


Fig. 8
Cham, « Rencontre entre deux trains de préfets, aller et
retour », 1877